

# REVUE D'HISTOIRE

## DES FACULTÉS DE DROIT ET DE LA CULTURE JURIDIQUE

LECTURES DE... N° 14 :

***LA SOCIÉTÉ CONTRE L'ÉTAT***  
(Editions de Minuit, 1974)  
de Pierre CLASTRES

Journée d'étude organisée le 13 mai 2023 à l'université Paris 1  
Panthéon-Sorbonne, textes mis en ligne le 23 janvier 2026.

Pour citer cet article : Jean-Paul Demoule, « Des sociétés  
protohistoriques contre l'État ? Les apports de l'archéologie », *Revue  
d'histoire des Facultés de droit*, 2025, Hors série *Lectures de...* n° 14 : *La  
Société contre l'Etat* (Editions de Minuit, 1974), de Pierre Clastres.

En ligne sur :

[https://univ-droit.fr/recherche/actualites-de-la-  
recherche/manifestations/46682-lectures-de-la-societe-contre-l-  
etat-de-pierre-clastres-editions-de-minuit-1974](https://univ-droit.fr/recherche/actualites-de-la-recherche/manifestations/46682-lectures-de-la-societe-contre-l-etat-de-pierre-clastres-editions-de-minuit-1974)



# **DES SOCIÉTÉS PROTOHISTORIQUES CONTRE L'ÉTAT ? LES APPORTS DE L'ARCHÉOLOGIE**

Jean-Paul DEMOULE

Professeur émérite d'archéologie,  
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

En l'absence d'archives écrites, l'interprétation archéologique ultime, au-delà des vestiges matériels, ne peut que se fonder sur les données de l'anthropologie sociale voire, pour les sociétés humaines les plus anciennes, sur celles de l'éthologie des primates. C'est pourquoi, même s'il pouvait parfois être maladroit, il a toujours existé un dialogue entre préhistoriens et anthropologues sociaux. Ainsi appelait-on « comparatisme ethnographique » la démarche qui, dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, se contentait de plaquer des données ethnographiques sur des réalités archéologiques, essayant par exemple d'interpréter les restes d'ours dans les grottes paléolithiques à l'aide du « culte de l'ours » des populations de Sibérie orientale et du nord du Japon, alors qu'il s'agissait en général des vestiges d'occupations tout à fait naturelles de la part de ces ursidés anciens.

## **I. Anthropologie sociale et archéologie**

On parle également d'ethnoarchéologie lorsque des archéologues vont enquêter auprès de populations traditionnelles, objet normal d'étude des anthropologues, mais cette fois avec le regard propre de spécialistes de la culture matérielle, sachant que les anthropologues se concentrent usuellement sur des matières plus « nobles », mais qui laissent peu de traces matérielles, comme les mythes ou les systèmes de parenté<sup>1</sup>. Les enquêtes en Afrique d'Alain Gallay ou d'Olivier

---

<sup>1</sup> Olivier Gosselain, « À quoi bon l'ethnoarchéologie ? », *Le Genre humain*, 50, 2011/1, p. 87-111.

Gosselain concernant la production et la circulation des poteries, en Nouvelle-Guinée de Pierre et Anne-Marie Pétrequin à propos de la fabrication des haches en pierre polie ou d'Anick Coudart sur l'architecture vernaculaire, ou encore de Claudine Karlin sur l'élevage des rennes en Sibérie, ont relevé de cette approche probante dans le domaine francophone.

Mais au-delà, lorsqu'il s'agit cette fois du fonctionnement social, immatériel par nature, même s'il laisse aussi des traces matérielles ? Les offrandes funéraires sont en général un matériau de choix, dans la mesure où l'on dispose usuellement dans la tombe d'un défunt un certain nombre d'objets relevant de son statut. Il y a bien sûr des contre-exemples, comme les dignitaires catholiques ou wahabites qui se font inhumer sans aucun appareil, mais ce sont heureusement des exceptions. De même, il est des pratiques funéraires qui laissent fort peu de traces matérielles, comme la crémation hindouiste des corps suivie de la dispersion des cendres dans le fleuve sacré du Gange, ou bien les « tours du silence » de l'Anatolie, où l'on expose les corps pour qu'ils deviennent la proie des vautours jusqu'à disparition complète. Néanmoins, dans la plupart des sociétés traditionnelles, cette démarche fonctionne.

Sur le long terme, l'archéologie témoigne de sociétés humaines de plus en plus nombreuses et de plus en plus hiérarchisées puisque, aujourd'hui, la vingtaine de personnes les plus riches du monde ont autant de richesses que la moitié la plus pauvre de l'humanité. De fait, avec l'apparition de l'agriculture sédentaire, l'humanité est passée en dix mille ans (soit environ 4 % de la durée d'*Homo sapiens*) d'à peu près deux millions d'individus sur l'ensemble de la planète aux huit milliards – et bientôt dix milliards – actuels. La sédentarité et une nourriture mieux sécurisée font que si les chasseuses-cueilleuses avaient en moyenne un enfant tous les trois ou quatre ans, les agricultrices des sociétés traditionnelles, y compris dans la France du début du XX<sup>e</sup> siècle, pouvaient avoir un enfant chaque année, même si beaucoup mouraient en bas âge. C'est au cours du néolithique que l'on voit effectivement, grâce à l'étude des cimetières, que les inégalités sociales visibles émergent et ne cessent de croître, au vu à la fois des objets précieux laissés dans la tombe et de l'architecture de la tombe elle-même, comme par exemple les tombeaux mégalithiques des bords de l'Atlantique, chambres funéraires en

grosses dalles de pierre recouvertes d'un tertre de pierre et de terre, affirmant ainsi la puissance du défunt et de son clan.

## II. Des chefs sans pouvoir ?

Mais ce mouvement vers des hiérarchies sociales de plus en plus marquées, accompagnant des sociétés de plus en plus nombreuses, a-t-il été continu, ou bien y a-t-il eu parfois des résistances, des retours en arrière ? C'est là que la lecture de Pierre Clastres, trop tôt disparu, a été stimulante pour un certain nombre d'entre nous<sup>2</sup>. Clastres montre en effet que, contrairement à ce qu'une lecture rousseauiste de l'histoire aurait pu faire croire, il y a toujours eu des « chefs », même dans les sociétés les plus simples, telles qu'il les a lui-même décrites, ou telles que l'avait fait avant lui Claude Lévi-Strauss, lorsque ce dernier rendait compte dans *Tristes tropiques* de son séjour auprès des Nambikwara. Chez ces différents petits groupes amazoniens en effet, il y a bien un « chef », ou plutôt une sorte de leader charismatique, particulièrement bon orateur, et souvent le seul à posséder deux femmes.

Mais Clastres montre que tout est fait pour encadrer le pouvoir de ce « chef », qui a plus de devoirs que de droits et n'a aucun pouvoir économique puisqu'il n'y a rien à posséder ni à accumuler<sup>3</sup>. Dans le cas du chef Nambikwara, l'échec d'une expédition de chasse qu'il organisait le contrainait, ses deux épouses et lui-même, à consacrer une journée entière à collecter racines et insectes pour nourrir néanmoins le groupe. Le chef est parfois traité avec dérision et, s'il est réputé comme grand guerrier, la remise en jeu constante de ce titre de gloire finit un jour ou l'autre par lui être fatale. Enfin, en Amérique du Sud du moins, des religions prophétiques promettant une « Terre sans Mal », représentent un autre mécanisme de résistance.

On pourrait ajouter des remarques suggérées par la Nouvelle-Guinée, voire d'autres régions du monde. Le *Big Man*, dans

---

<sup>2</sup> Jean-Paul Demoule, « L'archéologie du pouvoir : Oscillations et résistances dans l'Europe protohistorique », *Fonctionnement social de l'Âge du Fer : opérateurs et hypothèses pour la France* (A. Daubigney dir.), Université de Besançon, 1993, p. 259-274 ; Sophie Krausz, « Les Gaulois contre l'État », *Études celtiques*, 46, 2020, p. 7-26.

<sup>3</sup> Pierre Clastres, *La société contre l'État : Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.

la terminologie anthropologique locale, s'il veut conserver son prestige et son réseau d'obligés, est sans cesse obligé de redistribuer ses richesses émergentes, et donc de continuer à travailler pour s'efforcer d'en acquérir de nouvelles<sup>4</sup>. De même, lorsqu'il meurt, il est enterré avec ses richesses, souvent soigneusement brisées (dents de porcs notamment) afin de les rendre non récupérables. C'est une façon de l'honorer et une précieuse indication de statut pour les archéologues, mais c'est aussi un moyen pour la société de se débarrasser des richesses en question – une pratique qui n'a plus cours dans nos sociétés industrielles modernes !

Aussi, pour les archéologues et sur le temps long, l'interrogation sur l'émergence du pouvoir pourrait être inversée. La question ne serait plus de savoir comment le pouvoir émerge, voire comment on peut lui résister<sup>5</sup>, mais plutôt de comprendre comment tous ces mécanismes de contrôle du pouvoir ont à un moment ou un autre fait défaut. À défaut de pouvoir le percevoir archéologiquement, du moins peut-on rechercher si, régulièrement ou non, des sociétés déjà bien hiérarchisées, ou du moins les marques, notamment funéraires, de cette hiérarchisation, se sont, à un moment ou à un autre, défaites<sup>6</sup>.

### III. Oscillations néolithiques

Or en appliquant ce modèle à chaque fois à une région donnée, on peut observer que, avec des modalités diverses, cela a bien été le cas. Ainsi, au Proche-Orient, l'agriculture sédentaire émerge aux environs de 9500 ans avant notre ère. On passe petit à petit de villages de quelques dizaines d'habitants à de nouveaux villages de plusieurs centaines d'habitants, et bientôt plusieurs milliers. Or au milieu du VII<sup>e</sup> millénaire, ces grandes agglomérations disparaissent. On a mis cet effondrement en partie en relation avec un événement climatique, dit « événement 6/2 » (ou *6/2 event*) dans la mesure où il est daté de 6200 avant notre ère, un refroidissement brutal dû au déversement dans l'Atlantique d'un immense lac glaciaire canadien.

---

<sup>4</sup> Pierre Lemonnier, *Guerres et festins. Paix, échanges et compétition dans les Hautes Terres de Nouvelle-Guinée*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990.

<sup>5</sup> Daniel Miller, Michael Rowlands et Chris Tilley (dir.), *Domination and Resistance*, Routledge, 1989.

<sup>6</sup> Jean-Paul Demoule, « L'archéologie du pouvoir », *loc. cit.*

On constate cependant qu'ensuite, des sites de grandes tailles ne réapparaissent pas de sitôt. Ainsi la Mésopotamie (l'Iraq actuel), qui n'avait pas encore été colonisée par des agriculteurs jusque-là, l'est à ce moment par les cultures dites de Hassuna et surtout de Halaf, qui se répandent, depuis la Syrie au nord jusqu'au golfe arabo-persique au sud, en quelques siècles seulement à partir de la fin de ce même VII<sup>e</sup> millénaire. En effet, dès qu'un village atteignait une certaine taille, une partie de la population allait fonder un autre village un peu plus au sud. Il est difficile de ne pas penser qu'il s'agissait bien d'un choix social et politique pour éviter de trop grosses concentrations humaines, sources de difficultés logistiques et humaines<sup>7</sup>. Mais lorsqu'il ne sera pas possible d'aller plus loin, le bassin fertile du Tigre et de l'Euphrate étant cerné par des mers, des déserts ou des montagnes, sorte de nasse écologique sans échappatoire, les agglomérations ne cesseront de grandir en taille avec la culture dite d'Obeid, pour déboucher finalement, avec la culture d'Uruk du IV<sup>e</sup> millénaire, sur les premières cités-États du monde.

De fait, dans le même temps, à la fois à partir du Levant et de l'Anatolie, d'autres communautés humaines, jugées ou se jugeant excédentaires (pour des raisons économiques ou politiques), abordent l'Europe sud-orientale, les unes d'île en île par la mer Égée, les autres en longeant le littoral nord de cette mer, et commencent à implanter l'économie agricole sédentaire dans la péninsule balkanique. De là, les unes continuent de longer le littoral nord de la Méditerranée et, de proche en proche, jusqu'à la péninsule ibérique, utilisant au besoin des pirogues monoxyles ; les autres remontent vers le nord et investissent l'Europe tempérée, dans laquelle elles se répandent progressivement, de la mer Noire à l'Atlantique, et des Alpes à la Baltique. Ce mouvement ne mettra que deux millénaires à peine pour, depuis la mer Égée, atteindre l'Atlantique vers le milieu du V<sup>e</sup> millénaire.

Effectivement, là encore, les agglomérations ne dépassent guère une ou deux centaines de personnes et, à chaque génération, une partie de la population part fonder un autre village un peu plus loin

---

<sup>7</sup> Jean-Daniel Forest, *Mésopotamie – L'apparition de l'état, VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> millénaires*, Milan-Paris, Jaca Book & Paris-Méditerranée, 1996.

vers l'ouest<sup>8</sup>. C'est, comme en Mésopotamie, lorsqu'on ne pourra pas aller plus loin face à la barrière de l'Atlantique – du moins jusqu'à Christophe Colomb – que les premiers signes d'inégalités sociales visibles se feront jour. Mais comme l'espace européen est beaucoup plus vaste que la Mésopotamie, la montée vers l'État prendra néanmoins près de quatre millénaires supplémentaires, si l'on met à part les quelques siècles d'existence des proto-États crétois et mycéniens évoqués plus loin.

Cette « montée » cependant n'aura rien de régulier. On constate au contraire, dans chaque région, une alternance de périodes de plus forte concentration du pouvoir, et d'autres où les inégalités redeviennent beaucoup moins visibles. Ainsi, sur les bords de l'Atlantique, précisément là où on ne peut pas aller plus loin, sont érigés dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> millénaire d'imposants tombeaux mégalithiques, où les dominants sont inhumés dans une chambre funéraire en grosses dalles de granite (les *dolmens*) que recouvraient et protégeaient un vaste tertre de terres et de pierres – le principe des pyramides égyptiennes, mais deux millénaires plus tôt. Les défunts emportaient des objets précieux, haches vertes en jadéite venues des Alpes (du Mont Viso, plus précisément) et jamais utilisées, colliers en variscite, pierre semi-précieuse importée de la péninsule ibérique, etc.

À l'autre bout de l'Europe, coincée cette fois contre la mer Noire, on trouve avec la culture de Varna dans l'actuelle Bulgarie, non pas une architecture funéraire spectaculaire, mais des défunts inhumés avec des biens plus précieux encore, parures en or, les premières de l'histoire humaine, objets en cuivre, très longues lames de silex exigeant l'utilisation d'une machine à levier pour pouvoir être débitées. Atteignant jusqu'à 45 cm de longueur, soit les plus longues jamais taillées par l'homme, leur fragilité ne permettait aucune utilisation pratique, si ce n'est de témoigner du prestige de leur possesseur. Un peu plus au nord-est, se trouvaient sur les territoires des actuelles Roumanie et Ukraine, dans la culture dite de Cucuteni-Tripolje, d'immenses villages organisés en cercles concentriques et qui ont compté à chaque fois plusieurs milliers d'habitants. Les très rares nécropoles connues témoignent également de différences

---

<sup>8</sup> Bohumil Soudský, « Higher level archaeological entities : models and reality », *The Explanation of Culture Change : Models in Prehistory* (C. Renfrew dir.), Londres, Methuen, 1973, p. 195-207.



sociales marquées, avec également la présence d'objets en cuivre, tandis que plusieurs dépôts enterrés contenant de nombreux objets en cuivre, étaient autant d'indices de thésaurisation.

Néanmoins, à l'est comme à l'ouest, ces manifestations somptuaires disparaissent vers le début du IV<sup>e</sup> millénaire. Il n'y a plus, sur les côtes atlantiques, de grands tumulus, même si l'utilisation de grandes dalles pour construire des chambres funéraires enterrées se généralise. Mais cette fois ces monuments se font beaucoup plus discrets en surface, et surtout contiennent désormais des dizaines, voire des centaines de corps déposés au fur et à mesure des décès, et sans aucun objet de prestige les accompagnant. Les études d'anthropologie biologique indiquent que les défunts étaient regroupés par famille à l'intérieur de ces monuments, appelés « allées couvertes ». Que s'est-il passé ? Peut-être pas une révolution « démocratique », mais au moins un sérieux retour à des sociétés beaucoup moins inégalitaires. On ignore en effet si c'est l'ensemble du corps social qui se retrouvait dans ces monuments collectifs, ou seulement une partie. Dans ce dernier cas, on peut en tout cas penser aux affrontements permanents attestés aux époques historiques entre les grandes familles aristocratiques d'une part, et aux tentatives, parfois réussies, de montée d'un pouvoir personnel autocratique, ce que l'on retrouve aussi bien dans l'histoire de Rome ou d'Athènes, que dans la France de l'Ancien Régime avec l'épisode de la Fronde, ou avec la *Magna Carta* imposée au roi d'Angleterre Jean Sans Terre par les grands seigneurs, ou encore dans la Russie tsariste, entre Ivan le Terrible et les boyards.

Dans l'est de l'Europe, toujours dans la première moitié du IV<sup>e</sup> millénaire, les grandes agglomérations de Moldavie et d'Ukraine disparaissent. On a mis parfois cette disparition au compte d'invasions venues des steppes, mais l'archéologie dans le style des objets comme la génétique dans les analyses des ossements humains montrent au contraire un métissage progressif au fil du temps des cultures steppiques avec celle de Cucuteni-Tripolje<sup>9</sup>. On a invoqué également une hypothétique épidémie de peste, qui reste à prouver. En réalité, des analyses plus fines de l'évolution de ces

---

<sup>9</sup> Sandra Penske *et al.*, « Early contact between late farming and pastoralist societies in southeastern Europe », *Nature*, 620, 2023, p. 358-365 ; Sergiu Popovici, *Cultura Usatovo. Arheologia funerară a unei societăți din epoca bronzului*, Târgoviște, Cetatea de Scaun, 2023.

agglomérations semblent montrer que dans un premier temps chaque sous-partie de ces grands villages possédait une sorte de maison commune, lieu d'un pouvoir intermédiaire ; mais que dans un second temps ces bâtiments disparaissent, suggérant un pouvoir centralisateur unique sur l'ensemble de la communauté, lequel aurait pu conduire à des tensions de plus en plus importantes, et finalement à la désintégration de ces sociétés<sup>10</sup>.

#### IV. Après le néolithique

Pour revenir à l'Europe occidentale, l'âge du Bronze ancien, au début du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, est marqué des deux côtés de la Manche, avec la culture du Wessex et des Tumulus armoricains, par le retour de tombes individuelles imposantes sous de grands tertres de terre, accompagnées d'objets précieux, parures en or et armes en bronze. Mais là encore, ces coutumes sociales n'ont qu'un temps et, vers le milieu du même millénaire, c'est-à-dire l'âge du Bronze moyen, le rituel du tumulus funéraire se généralise dans toute l'Europe et on fait face désormais à de vastes nécropoles réunissant de tels monuments, néanmoins de taille souvent réduite et avec des offrandes funéraires généralement modestes. Là encore, il semble qu'une part beaucoup plus importante de la société se soit emparée pour son propre compte de ce qui, naguère, ne signalait que le sommet de la pyramide sociale.

Au même moment, dans l'Europe du sud-est cette fois, émergent les premiers signes d'une marche vers de véritables cités-États, avec les palais minoens en Crète (déjà présent au début du II<sup>e</sup> millénaire mais dont l'interprétation reste en débat) et surtout les places-fortes mycéniennes, comme à Mycènes, Pylos, Tirynthe ou encore Thèbes. Elles sont associées à d'imposants tombeaux comportant des voutes à coupoles, bien connus autour de Mycènes. Ce nouvel ordre (dont l'Iliade rapportera plus tard le souvenir mythifié) ne durera pourtant que trois ou quatre siècles, pour sombrer au début du XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dans le contexte de troubles généralisés concernant toute

---

<sup>10</sup> Robert Hofmann *et al.*, « Governing Tripolye : Integrative architecture in Tripolye settlements », *PLoS ONE* 14(9) : e0222243, 2019 [<https://doi.org/10.1371/journal.pone.0222243>].

la Méditerranée orientale et qui voient tout autant l'effondrement de l'empire hittite ou les migrations dites des Peuples de la Mer<sup>11</sup>.

Ce dernier événement est d'autant plus intéressant qu'à l'explication classique de l'effondrement, d'autres chercheurs ont opposé un point de vue différent<sup>12</sup>. D'une part, tout ne s'est pas produit en même temps. D'autre part, ce n'est pas un paysage désolé, baptisé « Âges sombres » par les historiens et archéologues déçus devant la disparition des palais et des trésors funéraires, qui succède à cet « effondrement », mais un retour à des économies villageoises finalement plus à même d'exploiter au mieux leur environnement, économies qui déboucheront à peine quatre siècles plus tard sur le « Miracle grec »<sup>13</sup>. En réalité, c'est la couche supérieure dominante et probablement oppressive de la société qui a disparu, mais non la société et sa culture traditionnelle.

On pourrait en dire sans doute autant d'autres effondrements. Ainsi, celui de la civilisation de l'Indus au Pakistan ne semble plus le fait d'invasions venues du nord mais plutôt celui de la fragilité d'un système urbain coûteux et surdimensionné. Tout comme le fameux « Maya collapse » des auteurs états-uniens a certes fait disparaître un système étatique et urbain fondé sur d'impressionnantes pyramides et de puissantes cités-États ; mais des millions de personnes parlent toujours aujourd'hui des langues mayas dans la péninsule mexicaine du Yucatan : seul le système politique s'est effondré. Citons encore, à peine plus tard, la cité de Cahokia dans la vallée moyenne du Mississippi, qui comptait environ vingt mille habitants, qui disparaît tout autant.

En Europe nord-occidentale toujours, l'expansion et la chute des « résidences princières » celtiques du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère témoignent de phénomènes comparables<sup>14</sup>. Après leur disparition, les nécropoles du V<sup>e</sup> siècle montrent à nouveau une société assez peu différenciée, avant que de nouveau, tout au début du IV<sup>e</sup> siècle,

---

<sup>11</sup> Eric Cline, *1177 avant J.-C. : Le jour où la civilisation s'est effondrée*, Paris, La Découverte, 2015.

<sup>12</sup> Guy D. Middleton, *Collapse and Transformation : The Late Bronze Age to Early Iron Age in the Aegean*, Oxford, Oxbow, 2020 ; Jesse Millek, *Destruction and Its Impact on Ancient Societies at the End of the Bronze Age*, Atlanta, Lockwood Press, 2023.

<sup>13</sup> Annie Schnapp-Gourbeillon, *Aux origines de la Grèce : XIII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles avant notre ère : La genèse du politique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

<sup>14</sup> Sophie Krausz, « Les Gaulois contre l'État », *loc. cit.*

réapparaissent des personnages importants inhumés sur leur char avec des objets de luxe, mais pour seulement quelques décennies, puisqu'ils font place au III<sup>e</sup> siècle à une société des morts moins inégalitaire, moment qui coïncide avec le départ vers le sud de l'Europe d'une partie des membres de ladite société sous la forme des migrations, ou « invasions » celtiques<sup>15</sup>.

Toutefois, dès le second siècle, certains villages se regroupent au sein de nouvelles places fortes, les *oppida*, donnant naissance aux premières formations étatiques de la Gaule, un processus que la conquête romaine allait peu à peu accélérer, et définitivement. L'Empire romain, on le sait, se dissoudra à son tour, du moins dans sa partie occidentale, pour se fractionner en diverses formations étatiques plus ou moins durables.

## V. Vivre sans État ?

Il ne fait guère de doute que les oscillations politiques plus ou moins régulières décrites ici se retrouveraient de diverses manières dans bien d'autres parties du monde. Comment les interpréter en dernière analyse ? L'une des leçons est sans doute qu'il n'y a que bien rarement de causes uniques, si tant est qu'elles puissent être établies avec certitude. Il s'agit bien toujours de causes plurielles, en effet domino. Il peut y avoir des causes environnementales, comme les dégradations climatiques de la fin du I<sup>er</sup> millénaire de notre ère qui sont invoquées pour les Mayas et causèrent une grave crise agricole. Une fragilisation de la société peut alors être une incitation à des agressions extérieures. La crise de l'économie fragilise en retour le pouvoir des dominants, qui assuraient notamment leur prestige sur leurs liens supposés privilégiés avec les forces surnaturelles, qui désormais semblent leur faire défaut. Ce sont donc bien des causes imbriquées qui sont en jeu, mais qui impliquent aussi, dans une implosion interne, la résistance des dominés, résistance latente qui peut à la faveur de la crise s'exprimer et mettre à bas un système social par trop inégalitaire.

---

<sup>15</sup> Jean-Paul Demoule, « Chronologie et société dans les nécropoles celtiques de la culture Aisne-Marne, du VI<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère », *Revue Archéologique de Picardie*, Supplément n° 15, 1999.

On retrouve donc bien l'anthropologie dite anarchiste (au sens du grec ancien *an-arché*, le pouvoir, le *an-* étant le préfixe négatif), avec les travaux de ses deux générations successives<sup>16</sup>. Bien sûr, tous les auteurs n'ont pas développé exactement les mêmes thèses ni les mêmes points de vue. Mais au moins trois formes de résistance peuvent s'y trouver décrites. La plus simple est effectivement la contribution à l'effondrement d'un pouvoir trop contraignant, mais éventuellement fragilisé, dont on a vu plusieurs exemples. La seconde est celle de l'évitement d'un tel pouvoir montant, notamment en évitant les concentrations humaines trop importantes par des scissions régulières des communautés une fois atteint un point démographique jugé critique, comme le suggère la colonisation agricole de la Mésopotamie, puis de l'Europe. La troisième a été étudiée *in vivo* par James C. Scott dans la région d'Asie du sud-est appelée *Zomia* par les géographes, ou par Alfredo Gonzalez-Ruibal aux limites de l'Éthiopie et du Soudan : ce sont des communautés qui ont tâché de survivre dans les interstices entre les États, ce que James C. Scott a justement appelé « l'art de ne pas être gouverné »<sup>17</sup>. On pourrait voir dans les zones de résistance à l'agriculture, par exemple dans l'Europe du nord-est, de telles formes.

Il a cependant été reproché à Clastres que les Amérindiens n'auraient pu mettre en place des mécanismes pour se prémunir de l'État, puisqu'ils ne pouvaient savoir d'avance ce qu'aurait été un État, formation sociale qu'ils ne connaissaient justement pas<sup>18</sup>. Cette

---

<sup>16</sup> Jean-Paul Demoule, « Préface : diaboliques céréales », *Homo Domesticus, une histoire profonde des premiers États* (James C. Scott dir.), Paris, La Découverte, 2019, p. I-XVIII ; id., « L'anthropologie anarchiste », *Encyclopaedia Universalis*, 2022, en ligne ; celle de Pierre Clastres, *La société contre l'État*, op. cit. ; James C. Scott, *La Domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 ; id., *Zomia, ou l'art de ne pas être gouverné*, Paris, Le Seuil, 2013 ; id., *Homo Domesticus, une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte, 2019 ; Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976 ; Christian Sigrist, *Regulierte Anarchie : Untersuchungen zum Fehlen und zur Entstehung politischer Herrschaft in segmentären Gesellschaften Afrikas*, Berlin, Lit Verlag, 1997 ; puis celle de David Graeber, *Pour une anthropologie anarchiste*, Montréal, Lux, 2006 ; David Graeber et David Wengrow, *Au commencement était... Une nouvelle histoire de l'humanité*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2021 ; ou Alfredo Gonzalez-Ruibal, *An Archaeology of Resistance. Materiality and Time in an African Borderland*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2014.

<sup>17</sup> James C. Scott, *La Domination et les arts de la résistance*, op. cit.

<sup>18</sup> Jean-William Lapierre, *Vivre sans État ? Essai sur le pouvoir politique et l'innovation sociale*, Paris, Le Seuil, 1977.

critique est un peu réductrice. D'une part les Amérindiens étudiés par Clastres pouvaient parfaitement avoir entendu parler des États, lesquels n'étaient pas si loin, et leurs ancêtres tout autant, l'empire Inca par exemple ayant exercé une domination particulièrement lourde, bien que pour peu de temps. Par ailleurs, ce n'est pas encore directement à la montée de l'État que ces mécanismes s'adressaient, mais à une forme de pouvoir qui tendrait à devenir excessive, bien avant l'État proprement dit.

Néanmoins, on pourrait avancer également que l'anthropologie anarchiste se place certes du point de vue des dominés, mais qu'elle n'analyse pas forcément les rapports de pouvoir, du moins tels que les décrirait une approche marxiste. On sait que, dans le contexte des affrontements idéologiques liés à mai 1968, de vives critiques ont été adressées par Pierre Clastres aux anthropologues marxistes français du moment dans un article posthume<sup>19</sup>. Il n'en reste pas moins que, quant à l'analyse des mécanismes de pouvoir, les deux approches peuvent être complémentaires. C'est ce à quoi s'était consacré en Allemagne l'anthropologue Christian Sigrist, venu du marxisme (ce qui entraîna pour lui des difficultés académiques), lorsqu'il décrit l'« anarchie régulée » de certaines sociétés lignagères africaines<sup>20</sup>. Une telle approche a été également appliquée de manière probante aux sociétés anciennes<sup>21</sup>.

Dans une autre perspective, il n'est pas certain que le *best-seller* de David Graeber et David Wengrow<sup>22</sup> représente, malgré son sous-titre, une si « nouvelle histoire de l'humanité » dans la mesure où il montre à nouveau que la trajectoire des sociétés n'a souvent pas été linéaire, comme cela vient d'être développé ici, d'autant qu'un certain nombre des exemples invoqués à l'appui de sociétés qui auraient été de grande taille, mais néanmoins égalitaires (les agglomérations déjà mentionnées de la culture de Cucuteni-Tripolje, ou la ville de Teotihuacan, etc.), méritent pour le moins d'être débattus. Leur ouvrage suppose finalement une sorte de liberté des sociétés qui se

---

<sup>19</sup> Pierre Clastres, « Les marxistes et leur anthropologie », *Libre*, n° 3, 1978, p. 135-149.

<sup>20</sup> Christian Sigrist, *Regulierte Anarchie*, *op. cit.*

<sup>21</sup> Christophe Darmangeat, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était – Aux origines de l'oppression des femmes*, 3<sup>e</sup> éd Toulouse, Smolny, 2022.

<sup>22</sup> David Graeber et David Wengrow, *Au commencement était... Une nouvelle histoire de l'humanité*, *op. cit.*

seraient dirigées à leur guise vers telle ou telle forme d'organisation., ce qui peut aussi se discuter. Le rôle de l'archéologie est justement de mesurer plus précisément les contraintes matérielles qui ont pu peser, aussi bien sur les moments de crise que sur les moments où les mécanismes de contrôle initiaux contre la montée du pouvoir se sont désagrégés. L'accumulation de biens au fur et à mesure de la croissance de la population permise par le mode de vie agricole a fait en particulier que le pouvoir politique, déjà là mais sans beaucoup de pouvoir, est devenu aussi un pouvoir économique, garanti néanmoins par des puissances surnaturelles supposées, comme le suggèrent les traces matérielles de rituels associés aux tombes des dominants.

Bien que ce n'ait pas grand sens, on ne peut que regretter en conclusion la mort accidentelle prématurée de Pierre Clastres, dont les écrits ont dès le début été une source précieuse d'inspiration pour les archéologues, et pas seulement eux.